

Dynastie

n° 29 – 27 août 2020 – 3 €

ENQUÊTE SUR LA MONARCHIE

Entretien avec Bertrand Renouvin

propos recueillis par Annette Delranck

■ Quand êtes-vous devenu royaliste ?

Bertrand Renouvin : Au cours de l'année scolaire 1957-1958, en apprenant mes leçons d'histoire au lycée d'Évreux, dans le célèbre Malet-Isaac. Ces rois de France me plaisaient et j'associais la monarchie à une idée de justice... Un jour, le professeur d'histoire a évoqué le mouvement royaliste et cité *Aspects de la France*. Quelques semaines plus tard, j'ai acheté ce journal. Si le professeur avait cité *La Nation française*, ma vie aurait peut-être été très différente... Toujours est-il que j'ai considéré que ce journal exprimait le royalisme et j'ai adhéré en mai 1959 au mouvement La Restauration nationale qui prolongeait l'Action française.

■ Quelle a été le poids de la tradition familiale ?

Toute ma famille a tenté de me faire revenir sur mon engagement, par hostilité au royalisme et à un mouvement qui était ouvertement pétainiste. Ma mère eut une réaction particulièrement violente mais ses menaces n'ont fait que renforcer ma résolution. Je ne voulais pas la croire quand elle me disait que l'Action française avait trahi la patrie et que mon père, quand il était de passage à Lyon, craignait de rencontrer un de ses anciens copains de Camelots du roi car Maurras et ses disciples dénonçaient à tout va...

Bien sûr, la mémoire de mon père, resté royaliste jusqu'à la fin, était très présente. Je me suis aperçu assez tard dans ma vie qu'elle a été déterminante mais c'est tout une histoire que je ne peux évoquer ici. Quant au pétainisme,



© LAURENT LAGADEC

j'y étais allergique. À 16 ans, j'avais lu tous les livres disponibles sur la Bataille d'Angleterre, à commencer par *Le grand cirque* de Pierre Clostermann, et bien des ouvrages sur la France libre. Puis la guerre d'Algérie, vécue de loin jusqu'en juin 1960 car j'avais été « exilé » un an

au lycée français de Londres, a pris la première place dans les préoccupations militantes...

J'ajoute que je voyais de temps à autre Edmond Michelet qui, à la différence de ma famille, me laissait dire et faire avec une très grande bienveillance.

■ Qui vous a influencé ?

J'ai cru que Maurras était la science politique incarnée et j'ai connu un long sommeil dogmatique, analogue à celui des marxistes-léninistes de ma génération. Mon sommeil a été d'autant plus pesant que j'avais été un mauvais élève dans le secondaire, même en histoire et en philosophie. J'ai commencé à comprendre l'histoire avec Jacques Bainville et je me suis peu à peu familiarisé avec les thématiques intellectuelles grâce à Pierre Debray, aujourd'hui oublié. Venu de la Résistance et du progressisme chrétien, Pierre Debray tenait la rubrique des idées dans *Aspects de la France*. Il m'a fait découvrir Claude Lefort et Cornélius Castoriadis, Jacques Ellul, Lewis Mumford, David Riesman, John Kenneth Galbraith et bien d'autres auteurs qui formaient les courants critiques annonciateurs de mai 1968.

À Sciences po, j'ai découvert l'économie politique et la politique économique à la lumière du keynésianisme ambiant. J'ai étudié le droit constitutionnel avec François Goguel et Georges Vedel, j'ai eu parmi mes maîtres de conférence Raymond Janot, qui fut l'un des artisans de la Constitution de 1958 et j'ai apprécié la belle rigueur de notre droit administratif. Lecteur du général Beaufre, j'ai commencé à avoir des idées précises sur la stratégie grâce à l'enseignement de Raoul Girardet. Sans que j'en aie eu pleine conscience, ce premier ensemble de connaissances solides ébranlait l'idéologie maurrassienne.

La lecture des collections de *L'Action Française* quotidienne de 1908 à 1944, pour la rédaction de ma thèse sur *L'Action Française devant la question sociale*, accéléra la prise de distance, accélérée par les événements de Mai 1968 et concrétisée par la fondation en 1971 de la Nouvelle Action française. Ensuite, mon cheminement se confond avec celui de la NAF, devenue Nouvelle Action royaliste. C'est là que je pense avoir trouvé une cohérence – dans la pensée comme dans l'action.

■ Vous avez bien connu le deuxième comte de Paris...

Il me faut, encore aujourd'hui, rester discret. Notre rencontre avec le Prince,

en 1975, a été essentielle. Le Roi très abstrait est devenu une personne vivante, avec ses qualités et ses faiblesses, un personnage historique qui nous parlait des grands événements qu'il avait vécus et, bien entendu, de ses rencontres avec le Général. Ceci sans nostalgie car le Prince gardait espoir. Il impressionnait fortement les personnalités que je faisais venir à Chantilly ou rue de Miromesnil : Maurice Clavel, François Perroux, Roger Pannequin, héros de la Résistance et ancien dirigeant communiste...

En privé et publiquement, François Mitterrand lui exprimait sa très haute estime et souhaitait que la Famille de France continue d'être au service du pays. J'ai pu vérifier la relation de respect et d'amitié qui existait entre le Président et le Prince, notamment lors d'un déjeuner à l'Élysée en 1987. Ce jour-là François Mitterrand a dit au comte de Paris, devant toute la tablée, que le mouvement que je représentais méritait d'être soutenu.

■ Habileté politicienne ?

Non. La NAR était numériquement trop faible pour intéresser le politicien. Habité par l'histoire millénaire de la France, François Mitterrand souhaitait que « la plus vieille tradition du pays » – je reprends ses paroles – participe à la vie politique nationale.

On pourra toujours dire que j'invente mais les deux septennats mitterrandiens nous ont permis d'observer de très près la vie des institutions et d'en parler avec les principaux acteurs.

Au Conseil économique et social, j'ai côtoyé pendant dix ans les syndicats et les organisations professionnelles et j'ai pu étudier les problèmes de la transition dans l'Est européen. On voit la NAR sous l'angle de l'aventure intellectuelle. On néglige nos observations et nos expériences très concrètes et tout le profit que nous avons tiré de nos rencontres avec le roi Michel de Roumanie, le roi Siméon de Bulgarie, avec Alexandre de Yougoslavie et don Duarte du Portugal. C'est cet ensemble de réflexions, de constats et de rencontres qui nous permet de dire que la monarchie royale est un projet, certes très difficile à réaliser, mais qui demeure dans le champ du possible. ■

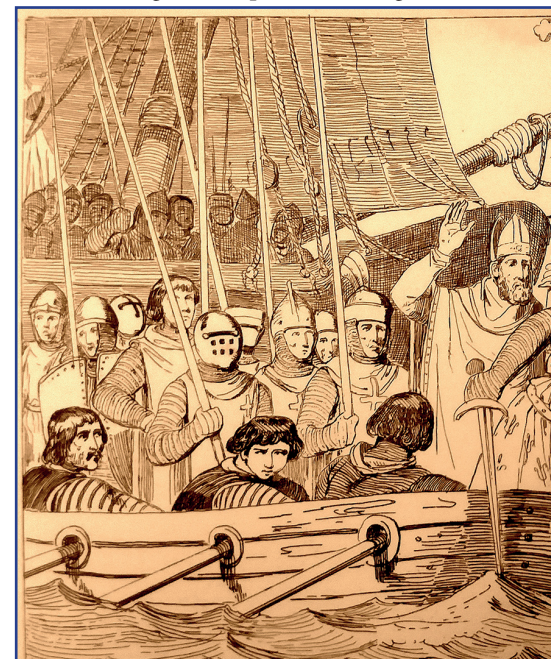
27 AOÛT BATAILLE DE PLATÉE

- 479 av. J.-C. en ce 29 août -479, se joue l'avenir de la Grèce. À Platées, non loin de Thèbes, au cours de la dernière grande bataille des Guerres médiques, se rencontrent les forces coalisées des cités du Péloponnèse et les armées de l'empereur de Perse Xerxès I^{er}. Malgré leur écrasante supériorité numérique, celles-ci, conduite par le général Mardonios, plieront devant la ténacité des hoplites de Pausanias, neveu de Léonidas I^{er} et régent de Sparte, et le courage des soldats du stratège athénien Aristide. Mardonios est tué, son camp ravagé, ses troupes massacrées. Après quoi Pausanias s'en ira délivrer les villes grecques d'Asie mineure, s'emparer de Chypre et de Byzance.

28 AOÛT SAINT LOUIS PART EN CROISADE

1248. Le roi de France Louis IX va s'embarquer pour délivrer le Tombeau du Christ. Ainsi commence ce que les historiens nomment la VII^e croisade. Tentative ultime de l'Occident pour reconquérir la Terre sainte...

Après l'épopée – éphémère – de l'empereur Frédéric II de Hohenstauffen, couronné roi de Jérusalem en 1229, la Ville sainte a été saccagée par les mercenaires du sultan d'Égypte. En cet été de 1248, Saint Louis part d'une ville qu'il a fondée dans la petite Camargue, à l'ouest du delta du Rhône : une ville au tracé géométrique, avec des églises,



des remparts et la tour de Constance. Ce havre naturel, perdu au milieu des lagunes, va devenir un port florissant, fréquenté par les pèlerins comme par les négociants, le centre des relations du royaume de France avec le Levant. La Méditerranée n'a jamais baigné les murailles d'Aigues-Mortes. Au XIII^e siècle, un bassin, aux portes de la ville, est relié par un chenal – le canal vieil – à l'étang de la Marète et à la baie du Repausset qui, seule, peut accueillir les gros bateaux. Ensuite, on débouche sur la mer ouverte, au grau Louis.

Le 25 août, le navire royal, le Montjoie, est commandé par l'amiral Florent de Varennes. Il est entouré d'une multitude d'autres nefes rondes, de galères et de sélandres. Mille vaisseaux, prétendent les chroniqueurs ! Leurs remparts crénelés, leurs poupes et leurs proues élevées évoquent quelque fantastique château fort. Les pennons et les bannières sont hissés parmi les gréements et les voiles, au son des cors et des trompettes.

Charles d'Anjou et Robert d'Artois, les deux frères de Saint Louis, prennent part à l'expédition – ainsi que son épouse, Marguerite de Provence. Comtes, pairs, gentilshommes et prélats sont également présents. Des religieux de divers ordres côtoient fantassins, cavaliers et marchands. Vingt-cinq mille hommes, au cri de « Dieu le veut ! », ont tout quitté, à l'appel de leur souverain.

Sans doute en raison de vents contraires, le Montjoie ne fera voile que le 28 août 1248. Saint Louis a l'intention de soumettre l'Égypte. Le rassemblement à Chypre traîne en longueur, et la flotte chrétienne ne jette

l'ancre devant Damiette qu'en mai 1249. La ville est enlevée le 7 juin, tandis que les troupes du sultan battent en retraite vers Le Caire. La crue du Nil va empêcher Saint Louis de poursuivre son avantage. Au début de l'année suivante, il est fait prisonnier après le désastre de Mansourah. Pour prix de sa libération, le roi doit restituer Damiette et verser une rançon colossale de huit cent mille besants d'or. Il va séjourner encore quatre années en Palestine, arbitrant les différends entre les princes chrétiens, relevant les places fortes. La disparition de la reine Blanche, en novembre 1252, contraint Saint Louis à songer enfin à son retour en France...

29 AOÛT ABDICATION DE SUNJONG

1910. Selon la légende, l'ancien royaume de Chôsen, le « Pays du Matin calme », avait été fondé en 2333 avant J.-C. par un héros du nom de Tangun. Tout au long de son histoire, la Corée s'efforcera de s'affranchir de la tutelle des empires voisins : la Chine et le Japon.

En 1231 de notre ère, le raz de marée mongol submerge la péninsule, avant de se briser sur les côtes de l'archipel nippon. Cependant, la Corée retrouve vite son autonomie. Un coup d'État mené par le général Li Sung Kei, entraîne, en 1392, la chute de la dynastie Wang, remplacée par celle des Choseon – ou des Yi. Le nouvel empereur Taéjo installe sa capitale à Séoul. S'ouvre alors une période de renaissance nationale. Le clergé bouddhique perd sa prépondérance, au profit de la philosophie confucéenne. En 1443, le roi Séjong invente un alphabet original, le hangul.

À la fin du XVI^e siècle, les Japonais ambitionnent de subjuguier la Chine des Ming. Ils veulent établir une tête de pont en Corée. Mais grâce à la supériorité de leur marine, les Coréens repoussent l'envahisseur. Dès 1627, les Mandchous interviennent à leur tour. Après avoir fait la conquête de Pékin, les souverains chinois de la dynastie des Tsing maintiendront leur suzeraineté sur les Choseon. De 1392 à 1910, de Taéjo à Sunjong, vingt-sept rois gouverneront encore le « Pays du Matin calme ». Au début du XIX^e siècle, les Européens tentent de commercer avec la Corée et d'y propager le christianisme. En 1864, à la mort du roi Cholchong, le régent Taiwon ferme le pays et persécute les chrétiens. Après la chute du



régent, et sous la pression nipponne, la Corée est contrainte de se rouvrir à l'Occident. Puis, à la suite de la guerre sino-japonaise de 1894-1895, la Corée tombe sous la coupe de Tokyo.

Le roi Kojong et la cour de Séoul jouent la carte russe. La défaite des troupes de Nicolas II face à celles du Mikado en 1905 livre leur pays à la tutelle japonaise. Le 29 août 1910, le roi Sunjong, qui a succédé à son père Kojong, est contraint d'abdiquer. Assigné à résidence dans le palais de Changdeokgung, à Séoul, il y mourra en 1926. La Corée est annexée à l'Empire du Soleil-Levant. Jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, elle ne sera plus que la province de Chôsen.

30 AOÛT ASSASSINAT DE L'ÉVÊQUE DE LIÈGE

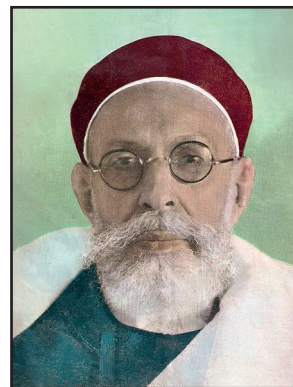
1482. La maison de Bourbon – branche cadette des Capétiens – est issue du dernier fils de saint Louis : Robert de France, marié à Béatrice, dame de Bourbon. Au XV^e siècle, Charles I^{er} est duc de Bourbon. De son épouse Agnès de Bourgogne, fille du duc Jean sans Peur, il a eu onze enfants. Le 30 mars 1456, Louis, le quatrième de ses fils, est investi de l'évêché de Liège par le pape





bus décidés à s'engager dans la guerre, aux côtés des Britanniques.

Idriss est élu roi par l'assemblée constituante en 1950, à soixante ans. Pendant près de deux décennies, il sera le garant de l'unité des trois provinces libyennes – Tripolitaine, Fezzan, et Cyrénaïque. L'or noir bouleverse l'économie du pays dont les revenus sont



Le roi Idriss en 1965.

multipliés par vingt en moins de dix ans ! Les un million sept cent mille sujets libyens bénéficient bientôt d'un service de santé exemplaire, des écoles sont ouvertes partout... Le souverain Senoussi s'efforce de conserver ses alliances avec la Grande-Bretagne et les États-Unis tout en ménageant le monde arabe en ébullition. Il verse de fortes sommes à la Jordanie et à l'Égypte, afin de les aider à rétablir leurs économies au lendemain de la guerre des Six Jours, en 1967. À l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire, il avait fait le projet d'abdiquer en faveur de son neveu, mais des manifestations populaires l'en avaient dissuadé... Comment, dès lors, expliquer ce putsch, qui s'impose en quelques heures, au matin du 1^{er} septembre 1969 ? Sans doute parce que le trop subtil Idriss était devenu étranger à ce monde prêt à sombrer dans les surenchères de l'intolérance.

C'est dans un hôpital international du Caire que ce lointain descendant de Mahomet, rendra son âme à Allah, le 25 mai 1983. La Libye s'était donné un maître plus exigeant et infiniment moins sage, le colonel Mouammar Kadhafi... ■

ÉPHÉMÉRIDE

Calixte III. Le nouveau prélat n'a que dix-huit ans, aussi le pape le dispense pendant sept ans de recevoir les ordres ecclésiastiques. Féal de son oncle maternel, le duc de Bourgogne, Louis est contesté par ses sujets, alliés au roi de France, Louis XI.

En décembre 1463, il s'empare de Catherine d'Egmont, duchesse de Gueldre. Dès lors, il cherche à renoncer à l'évêché, mais Louis XI s'oppose au mariage. En effet, le roi a fiancé sa fille Anne au frère cadet de Louis. Et il compte bien réunir le riche duché de Bourbon à la Couronne. Si Louis a une postérité légitime, c'est elle qui en héritera. Donc Louis doit rester célibataire. Le prince-évêque a-t-il passé outre ? Aurait-il épousé Catherine en 1464. L'acte original a disparu. Trois garçons vont naître de cette relation – légale ou peccamineuse. Pourtant, devant l'aggravation des troubles qui agitent la principauté de Liège, Louis se résoudra à recevoir les ordres, tandis que sa compagne s'enferme dans un couvent. Louis périra assassiné, à Werz, le 30 août 1482, à l'instigation de Guillaume de La Marck, le Sanglier des Ardennes.

Ainsi commençait l'histoire étrange de cette branche aînée des Bourbons, peut-être légitime aux yeux de l'Église, mais écartée pour des considérations politiques, de la succession royale. Le fils aîné de Louis, Pierre de Bourbon, seigneur de L'Isle – dit le « grand bâtard de Liège » – épouse le 1^{er} janvier 1498, Marguerite de Tourzel d'Alègre, dame de Busset, qui lui apporte en dot la seigneurie paternelle, aux marches d'Auvergne. Aussi leurs descendants seront-ils comtes de Busset. Philippe, le petit-fils du prince-évêque servira François I^{er} et Henri II, inaugurant une longue tradition familiale. Qualifié de « cousin du roi », il ne pourra cependant recouvrer son héritage, même si un arrêt du conseil – aujourd'hui perdu – aurait stipulé que ses successeurs « seront reconnus à l'avenir pour vrais et légitimes enfants de la maison de Bourbon, nés en loyal mariage et porteront les armes comme les autres princes de la maison, sans qu'ils puissent prétendre autre partage de ladite maison ». Cette décision reconnaissait tout aux Bourbon Busset, mais ne leur restituait rien, fors l'honneur...

31 AOÛT

HONOLULU CAPITALE D'HAWAÏ.

1850. Kamehameha III est roi d'Hawaï depuis plus d'un quart de siècle. Il s'efforce de concilier les traditions ancestrales avec les influences occidentales. Vaille que vaille,

il est parvenu à préserver l'indépendance de l'archipel, unifié par son père, Kamehameha I^{er}, en 1810. Il a promulgué une constitution, instituant un parlement et un cabinet, sur le modèle anglo-saxon. Il a procédé à une grande redistribution des terres. Le 31 août 1850, il décrète Honolulu – la « Baie abritée » – capitale d'Hawaï, à la place de Lahaina, sur l'île de Maui. Un an auparavant, le port avait été pillé par les marins de l'amiral français Louis Legorant de Tromelin.

1^{er} SEPTEMBRE

CHUTE DU ROI IDRIS I^{er}

1969. Dans l'après-midi du lundi 1^{er} septembre 1969, Radio-Tripoli, qui a remplacé ses programmes par de la musique militaire, lance un communiqué : « Tous les conseils législatifs de l'ancien régime sont abolis. Toute tentative des anciens dirigeants allant à l'encontre de la Révolution sera vigoureusement réprimée. » Le vieux roi Idriss, en voyage à l'étranger, apprend qu'il vient de perdre son trône. La République arabe libyenne est née. Depuis plusieurs mois, le complot se tramait dans l'ombre. L'absence du roi, qui suivait une cure thermique en Turquie, avait décidé de sa réalisation.

C'est en 1843 que le cheikh Mohammed Ben Ali Senoussi, quarante-deuxième descendant du Prophète, s'installe à Beida, non loin de l'antique Cyrène. Le saint homme, originaire de Mostaganem, a fondé une secte qui met l'accent sur l'amour de Dieu et la contemplation. La foi senoussite va s'étendre jusqu'aux confins de l'actuelle Libye, mêlant le spirituel au temporel. Mohammed Ben Ali fonde également une dynastie temporelle. Son fils, Mohammed Madhi sera enterré dans l'oasis de Djaraboub. C'est là que naît, en 1889 ou 1890, Mohammed Idriss Es-Senoussi, petit-fils du fondateur.

Au commencement de ce siècle, le jeune Idriss combat les Turcs qui occupent le pays. En 1912, la Libye devient une colonie italienne et Idriss lutte contre le nouvel envahisseur. Rome lui reconnaît, en 1920, le titre d'émir de Cyrénaïque, mais l'avènement du fascisme l'oblige à prendre le chemin de l'exil en Égypte. C'est autour de lui que se réunissent, en 1940, les chefs de tri-

Dynastie

édité par SPFC-ACIP SA Siret Nanterre 41838214900015
60, rue de Fontenay 92350 Le Plessis Robinson
ISSN 2679-4926 - imprimé par nos soins

Directeur de la publication : F. Aimard
Rédacteur en chef : Ph. Delorme

Prix de l'abonnement pour un an : 40 €

Au sommaire : pp. 1-2 : Entretien avec Bertrand Renouvin -
pp. 2- 3-4 : Éphéméride.